

## Colette Soler

### L'ennemi \*

De votre titre « Semblable-ennemi », j'ai extrait le mien qui est finalement « L'ennemi ». Votre thème est, je suppose, suscité par le climat des violences actuelles.

Freud avait mauvaise opinion des hommes : des loups, prêts à léser, dépouiller, exploiter, tuer. Il s'indignait du précepte chrétien « Aime ton prochain comme toi-même », car son prochain ne le méritait pas, pensait-il. Il dénonçait donc le trait d'égoïsme irréductible, mais celui-ci ne fait pas de l'autre un ennemi. Plutôt un moyen que l'on peut utiliser.

Votre question porte me semble-t-il sur ce qu'est un humain pour un autre humain. Or, la psychanalyse a subverti la définition de l'humain avec la découverte de l'inconscient par Freud puis sa reformulation comme un inconscient-langage par Lacan, langage puisqu'il se déchiffre non sans effets sur le parlant.

Freud ne parlait pas de semblable et je dis humain pour ne pas dire semblable. C'est Lacan qui en a introduit la notion de façon explicite dans la psychanalyse à partir de son stade du miroir <sup>1</sup>. Il visait alors à repenser ce que Freud avait introduit en 1914 avec « Pour introduire le narcissisme <sup>2</sup> ».

Il a souligné la composante d'agressivité dans le rapport à ce semblable, mais d'une part, ce n'est qu'une composante, et d'autre part surtout, l'agressivité, ça ne suffit pas pour faire un ennemi. Pour faire un ennemi d'un semblable, il faut bien autre chose. Plus généralement, le rapport au semblable est loin d'épuiser ce qui commande aux relations humaines. Il ne permet de rendre compte d'aucun des grands affects, des passions qui dirigent l'humanité, envie, rage, amour, haine, et surtout volonté de pouvoir : aucun d'eux ne s'explique fondamentalement par la relation au semblable, tous supposent ce que Lacan a interposé entre les semblables, à savoir l'Autre avec une majuscule. De fait, en tant qu'analyste, je n'analyse jamais un semblable, j'analyse des sujets qui ont des pulsions, c'est-à-dire des humains en tant qu'ils ne se réduisent pas à leur forme spéculaire, mais qu'ils parlent et s'en trouvent marqués, transformés au point d'avoir un

corps distinct de leur organisme. Un sujet, il n'a pas de semblable, il a des rêves qui ne sont qu'à lui, des actes manqués qui ne le sont pas moins, et en outre il rit des mots d'esprit. Il peut rencontrer d'autres sujets parlants, mais il est singulier dès lors qu'il a un inconscient qui lui est propre, jamais collectif.

Sorti de cette perspective, on peut être dans la psychothérapie mais pas dans la psychanalyse d'origine freudienne. Tels sont les présupposés à partir desquels je parle aujourd'hui.

Pour le psychanalyste, la question du rapport à l'autre humain se redouble de la question du rapport entre ce que Freud a appelé psychologie collective et psychologie individuelle en 1921<sup>3</sup> et que Lacan n'a pas cessé de retravailler au long de son enseignement.

On ne peut éviter cette question dans la psychanalyse. Nous traitons les sujets un par un, psychologie individuelle donc, mais premièrement nous constatons que ces individus que nous recevons ne sont ni hors temps, ni hors contexte. Ce pour quoi Lacan a parlé de la « subjectivité d'époque ». J'imagine que vingt ans plus tard il aurait dit des « parlants d'époque ». Et deuxièmement, la question de l'ennemi n'est rarement qu'au niveau individuel, elle structure au contraire le rapport entre les sociétés et les discours. La subjectivité, quant à elle, n'est pas le tout de l'homme, elle est ce qui, de l'individu, est représenté par ce qu'il dit, d'où la formule fondamentale « le signifiant représente le sujet, pour... d'autres signifiants ». Ça laisse de côté ce qui se présente par l'image et une image d'ailleurs déjà nommée et qualifiée dans le discours, spécifiquement quant au sexe, à l'âge, au statut social. Ce pour quoi Lacan dit que les premiers entretiens sont des rencontres de corps et qu'allonger le patient c'est opérer une coupe entre l'image et le sujet justement. Le statut de ce sujet dépend de ce qui se passe dans l'Autre majuscule : le lieu du langage et du discours, à la fois le discours commun, social d'un temps, et l'inconscient comme Autre, interne, « extime » dit Lacan, propre au sujet ; grande thèse princeps.

Pourtant, me direz-vous, ce qui du corps propre ou du corps de l'autre se présente comme image suscite des affects, plus même, des passions sur l'axe amour-haine, des passions narcissiques. Quelle est en effet la fonction de cet autre imaginaire pour le sujet ? Elle est connue depuis « Pour introduire le narcissisme », en 1914, c'est un objet, i(a). L'objet, il a un usage certes, mais va-t-on dire que l'objet est un ennemi ? Ce serait paradoxal.

Je reviens donc à l'Autre majuscule, le lieu dont le sujet dépend et dont la définition inclut le langage, la parole, et le discours effectivement tenu.

## L'Autre traumatique

Le sujet est constitué dès les premiers signifiants de la demande, et pour lui l'Autre est une hétéronomie. L'enfant le rencontre à l'origine et pour la première fois sous la forme des parents, avant les autres adultes et éducateurs. Les parents parlent à l'enfant et lui transmettent la langue, leur langage avec tous ses effets de structure et également leur discours, notamment à son sujet particulier. D'où la notion de « parent traumatique », *los padres traumaticos*.

Le parent au singulier, ce n'est pas le père ou la mère, c'est le parent en tant que tel, qui dans sa fonction d'être parent est traumatisant. On entend souvent dans les analyses des sujets qui, mécontents de leur relation avec les parents, se promettent de ne jamais faire comme eux. Et l'analyse atteste qu'inexorablement, tout en ne faisant pas la même chose, et parfois juste le contraire, ils font comme eux, leur progéniture subit le trauma, et se plaint d'eux. Ce n'est pas du tout en tant que semblable que l'on est traumatisant ou traumatisé, mais en tant que porteur du discours ou marqué par ce discours. C'est un trauma structural pour les parlants, c'est-à-dire pour tous, car il ne dépend pas des contingences de l'histoire, même si ses formes diffèrent.

Qu'est-ce qui fonde cet Autre comme traumatisant ? C'est d'abord qu'il impose ses mots, ses signifiants, et par nature le signifiant commande. Le discours, comme on sait, qualifie, impose des verdicts, « tu es... » ; nous entendons « mes parents disaient que ». Il exige aussi, « tu dois », il juge, « ça ne va pas ». Tout cela n'est cependant pas le pire. Le sujet en est aliéné mais peut s'en détacher dans une analyse. Le pire, c'est que l'Autre non seulement demande, mais désire également, et comme on ne sait pas quoi, il ne peut le dire, *traumatisme* dit Lacan. Opacité aussi. Le vrai traumatisme vient de là, et non de ce qu'il demande ou exige. Donc, pour tous, dès lors qu'ils parlent, on peut dire le parent traumatique, indépendamment des qualités propres des parents au pluriel, et des modèles de familles. C'est trans-individuel.

Plus largement, comme Freud l'a vu, l'Autre c'est le discours social, au-delà des parents qui eux-mêmes en dépendent. Disons le discours de l'époque, car dans la réalité sociale des relations signifiantes sont inscrites, *a priori* pour ceux qui s'y logent. Je souligne l'ambiguïté du terme discours, qui désigne ce qui se dit, pas sans le langage évidemment, mais aussi les arrangements des liens sociaux, un discours-lien social est un ordre.

Il règle la façon de faire cohabiter les corps dans une culture et ces liens sont historiques, divers aussi selon les lieux, les histoires, les religions.

Le capitalisme qui est maintenant partout tend à homogénéiser, certes, mais cependant nous ne vivons pas tous dans le même monde. Abou Dabi, Tel Aviv, Beyrouth, Kinshasa, Paris, São Paulo, Buenos Aires, ce n'est pas la même chose. C'est une évidence : chacun est né quelque part, à une époque donnée. Et par exemple trois individus nés en 1870, en 1914, en 2000, que partagent-ils concernant leurs positions existentielles sur les hommes et les femmes, sur la guerre, la nation, la religion, etc. ? Ces différences ne se situent pas seulement au niveau des pensées, mais des désirs et des attentes vitales. Comment ignorer par exemple que Jane Austen décrivant subtilement les subjectivités de son temps, produit, de ce fait, de vrais reportages sur les liens sociaux et les mœurs de son temps ?

Ce que la psychanalyse traite avec chaque analysant, ce sont ses malheurs propres, certains sont accidentels, contingents, mais les marques laissées par les parents sont toujours là, et elles incluent la dimension historique du discours où elles se sont constituées.

De là la notion de subjectivité d'époque. Elle récuse donc radicalement l'opposition entre les grands problèmes du temps, économiques, politiques, philosophiques, éthiques et religieux, etc., et les affaires privées, intimes. Ce fut une objection à la psychanalyse de la part des idéologies collectivistes et même de la sociologie du xx<sup>e</sup> siècle de ne s'occuper que du particulier, pas du collectif. Fausse objection.

### L'ennemi selon les discours

Maintenant il y a un problème pour les analystes : rejoindre la subjectivité de l'époque suppose une interprétation, une lecture de l'époque, savoir où « elle nous entraîne » dit Lacan. Pour nous aujourd'hui, il faudrait donc savoir lire où le capitalisme subordonné à la science entraîne, et ce que la faillite des signifiants maîtres fait des individus.

Nous recevons les sujets du capitalisme et nous sommes supposés en tant qu'analystes, du moins si le désir de l'analyste y est, ne pas opérer comme sujet... du capitalisme, mais autre.

Être sujet d'un discours, c'est lui emprunter en quelque sorte le désir qui l'anime, car il y a dans chaque discours un désir spécifique qui l'anime. L'idée était présente en d'autres termes chez Freud. Dès l'introduction à « Psychologie des foules et analyse du moi », il dit que la psychologie des groupes étudie « l'homme isolé <sup>4</sup> », indépendamment de ses objets libidinaux propres, elle l'étudie, je cite, « en tant que partie d'un agrégat humain qui s'organise en foule pour un temps donné dans un but déterminé <sup>5</sup> ». Partager un but c'est partager un désir.

Seulement, cette fabrique du collectif unifié est aussi une fabrique de... l'ennemi. Freud est catégorique sur ce point. Un discours comme ordre des jouissances entre en lutte contre les autres ordres. Les luttes pour l'appropriation des ressources et l'oppression des minorités sont ancestrales, pas d'exception dans l'histoire, avant comme après le capitalisme. Lacan le dit d'une formule, « racisme des discours en action <sup>6</sup> ». Les discours fabriquent les races qui ne sont pas de couleur, la couleur n'est que l'alibi, mais des manières de vivre, pour le dire simplement, et nous condensons en disant des modalités de jouissance. L'histoire de ces luttes se répète sur les siècles, et se répète aussi le vœu « plus jamais ça ». Le xx<sup>e</sup> siècle a eu cette particularité qu'il a rêvé d'infléchir l'inexorable et ancestrale répétition historique. Il y a eu le rêve nazi d'éradiquer tout ce qui n'était pas l'aryen, la suppression de l'ennemi donc, et avec elle forcément celle des raisons de la lutte. Il y a eu le rêve communiste de justice distributive de l'homme nouveau, plus d'injustice après la « lutte finale », donc plus d'ennemi. On sait les atrocités qui en ont résulté.

On ne peut pas les attribuer au capitalisme qui, lui, est récent, sur trois siècles maintenant et qui en outre a évolué, d'où une question sur ce qu'il est en lui-même. Lacan a tenté d'y répondre en écrivant sa structure, elle indique que son seul carburant si je puis dire, la seule visée de son désir, ce sont les plus-de-jouir, comme seuls partenaires des sujets. À produire et à consommer.

Dans le discours du maître classique, la visée est que tous marchent du même pas – d'où la solidarité entre l'État et la police. Que tous donc partagent les mêmes conceptions, mêmes mœurs, même culture, religion. L'homme de ce discours est un homme d'ordre, il a « horreur de l'anarchie ». En ce sens, ses commandements incluent une violence. Serait-elle par nature traumatique ? Non, c'est le contraire, l'Autre du discours est plutôt une machine anti-traumatisme, il peut être violent, féroce, mais ses commandements bouchent le trou de l'Autre, car le discours établi, on sait ce qu'il veut, on sait les jouissances qui conviennent. Solution à l'opacité traumatique, et certitude existentielle, mais contre... l'ennemi, l'Autre de l'autre discours.

Le discours capitaliste, lui, il est indifférent à l'ordre social, même indifférent à tout sauf au profit en extension, qui est sa seule valeur, « plus-value » a dit Marx. De ce fait, pour lui chacun se réduit à ce qu'il est dans l'appareil de production. Les classes sociales selon Marx, conçues dans le capitalisme naissant, se sont définies par leurs fonctions dans l'appareil de production, les possédants des moyens de production, et les travailleurs, mais aujourd'hui avec l'évolution du capitalisme ce binarisme n'est plus.

Pourtant, la voix surmoïque du capitalisme dit toujours la même chose et pousse à la compétition dans le profit. Le paradoxe cependant, c'est que les formes consommables du plus-de-jour satisfont si peu sur la durée, entretiennent tellement le non-sens du manque à jouir, qu'elles en deviennent jetables. D'où l'impératif de produire toujours du nouveau et, après le premier iPhone, le 5, le 7, le 11, etc. Course folle où production et consommation s'entretiennent. Ce sont des banalités maintenant. Mais quels sont les effets sur les subjectivités capitalistes ?

Il faudrait l'étudier de façon fine et exhaustive. Mais certains traits apparaissent déjà. Par exemple au niveau de ce dont se soutiennent les narcissismes, qui eux aussi sont séculaires. Aujourd'hui chacun se pose, se pense, s'estime lui-même d'abord en fonction de sa place dans l'appareil de production, qui est l'index majeur de l'identité sociale. Ce n'était pas le cas avant le capitalisme, par exemple au Moyen Âge avec les nobles. Et même au début du capitalisme, la féroce dictature des plus-de-jour apparaissait peu. Au sein du vaste peuple des petites gens, les individus se distinguaient encore en fonction de certains semblants venus souvent de la religion et pas encore par le capital de plus-de-jour.

Actuellement, si vous êtes en échec dans cette compétition, chômeur par exemple ou pauvre simplement, pas producteur donc, eh bien même si vous êtes sustenté par le biopouvoir et ses indemnités, même si le revenu universel existe, vous vous déprimez, vous vous percevez comme de moindre valeur, déshonoré, sans dignité – du moins en règle générale. Autrement dit, c'est la valeur argent qui, identique au capital de plus-de-jour, fait la valeur de l'humain. Contraste frappant avec le noble pour qui c'était une honte de travailler pour gagner sa vie, comme on dit, aujourd'hui c'est une honte de ne pas travailler. À l'autre extrême de la compétition, il y a les triomphants de l'économie capitaliste, plutôt adonnés à l'inverse, la morgue.

Par ailleurs, on sait aujourd'hui que le travailleur ne travaille pas seulement pour renouveler sa force de travail, comme le crut Marx, il travaille aussi pour consommer ce que le marché lui offre. Les gadgets deviennent ainsi des insignes sociaux de son appartenance à la collectivité, et celui qui ne peut pas acheter se plaint, proteste, voire se déprime, jalouse, et hurle contre les inégalités de la fortune. Les enfants des familles nécessiteuses se débrouillent pour avoir leur iPhone ou leur Samsung et les parents ont le sentiment qu'ils le leur doivent pour qu'ils ne soient pas dévalorisés.

Chacun est poussé dans le régime de l'émulation et de la compétition, qui fonctionne comme une valeur. Il faut être un battant qui gagne et à ce niveau chacun est un ennemi potentiel, même les amis. Trahison à l'horizon.

C'est un changement dans les formes de l'ambition, au fond. Le psychanalyste doit en tenir compte car il reçoit des sujets du capitalisme. Il pourrait être en empathie puisqu'en tant que personne il est aussi un sujet du capitalisme, au désir près qui l'anime comme analyste. Avec ou sans empathie, lui aussi travaille avec le plus-de-jouir, puisque l'analyse soumet le sujet à la question du plus-de-jouir, ce qui permet à l'analysant de s'apercevoir qu'il y a d'autres plus-de-jouir, plus singuliers que ceux dont le capitalisme nous étouffe.

J'espère avoir indiqué que l'ennemi, quand il y a ennemi car la notion est plus complexe qu'il n'y paraît, l'ennemi donc, il se fabrique entre les parlants animés de leurs gourmandises pulsionnelles, jamais entre les semblables car l'agressivité ne fait pas l'ennemi. Jamais entre les seuls semblables si du moins nous prenons le terme « semblable » comme l'a fait le seul qui l'ait introduit dans la psychanalyse, à savoir Jacques Lacan.

*Mots-clés : semblable, Autre traumatique, fabrique de l'ennemi.*

---

\*[↑](#) Visioconférence à l'occasion des Journées à Montevideo de l'Association psychanalytique d'Uruguay intitulées « Semblable-ennemi », 5 septembre 2020.

1. [↑](#) J. Lacan, dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 98.
2. [↑](#) S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969.
3. [↑](#) S. Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981.
4. [↑](#) *Ibid.*, p. 138.
5. [↑](#) *Ibid.*
6. [↑](#) J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 462.